

tous les états, de toutes les positions, est mêlée de joie et de misères, de succès et de revers, de bonheur et de vicissitudes.

En effet, malgré cette indifférence de la part des contribuables, on rencontre généralement dans nos campagnes des visages amis. Pour ma part, je serais ingrat si je taisais ici toutes les marques d'amitié, tous les témoignages de vive sympathie dont j'ai été l'objet partout où j'ai enseigné et dont je conserve le plus doux souvenir; sympathies qui m'ont amplement dédommagé des misères que j'ai dû inévitablement éprouver comme la plupart de mes confrères.

C'est surtout à notre arrivée dans une paroisse que nous devons user de beaucoup de tact et de prudence, surtout si la paroisse est divisée au sujet du renvoi de notre prédécesseur. Le parti vainqueur se réjouit de notre arrivée tandis que l'autre parti nous regarde avec défiance, nous suit avec vigilance, cherche à trouver en nous tous les défauts possibles et se réjouirait fort si nous tombions dans quelques écarts. Il n'est rien qui aveugle autant que l'esprit de parti, et quelque honnête que soient d'ailleurs les gens qui composent un parti, ils ne sont pas toujours scrupuleux sur les moyens à employer pour se venger d'une défaite.

Rien n'est plus pénible que d'être appelé à remplacer un maître dont le renvoi a causé une forte division. J'en sais quelque chose par expérience.

J'ai eu occasion d'être appelé à remplacer un instituteur qui avait pour lui les trois quarts de la population, et ce fort parti menaçait de faire opposition au nouvel instituteur; mais je suis heureux de le dire, à force de prudence, j'ai réussi à me concilier le plus grand nombre des personnes de ce parti, et j'ai rencontré dans cette paroisse beaucoup de sympathie, et je me suis fait un grand nombre de bons et sincères amis. Dans ces sortes d'occasions, il ne faut pas s'effrayer; ces divisions cesseront sous l'effet de notre travail, de notre bonne volonté, de la persévérante énergie que nous déploierons à instruire les enfants.

Je crois aussi que dans ces cas difficiles il faut se défier, à notre arrivée dans cette paroisse où règne la division, des nouveaux amis qui composent le parti vainqueur, aussi bien que des ennemis qui composent l'autre parti, user de la même prudence à l'égard des uns et des autres. Les amis nous racontent les efforts qu'ils ont faits pour faire renvoyer notre prédécesseur, nous mettent en garde contre un tel, nous donnent des conseils qui ne sont pas toujours bons à suivre.

Il ne faut pas oublier non plus que ces amis sont souvent des turbulents qui ne sont jamais contents, qui ont dénigré notre prédécesseur, et qui, dans un an ou deux, agiront de même à notre égard. Dans ces circonstances, il faut donc vivre avec tout le monde comme si on ignorait qu'il existe deux partis, montrer un visage égal à chacun, ne point rechercher la société des uns plus que celle des autres, s'abstenir de parler de difficultés qui ont précédé, conseiller à nos amis de n'en plus parler, d'étouffer l'affaire autant que possible, et pardessus tout, ne point critiquer la manière d'enseigner de notre prédécesseur, ce qui serait manquer aux règles les plus élémentaires de la délicatesse.

Il est peut-être bon aussi de s'abstenir de faire des visites chez les particuliers, pendant quelque temps au moins, attendre que les circonstances nous aient mis en rapport avec un certain nombre de personnes des deux partis, que le hasard nous ait fait faire des connaissances, et peu à peu, nous nous ferons connaître favorablement, nous dissiperons les préventions et la défiance des uns, nous conserverons la confiance des autres et nous surmonterons tous les obstacles.

Dans nos conversations, ne parlons pas trop d'école. On rencontre des instituteurs qui ont tellement à cœur l'esprit de leur état qu'ils ne parlent que d'école, d'enseignement et de pédagogie au risque d'ennuyer tout le monde, et qui n'épargnent pas les louanges à leur adresse, vantant habilement leurs manières d'enseigner, leur savoir, leurs succès. Ils se font à eux-mêmes une réputation qui ne dure pas.

Sachons donc varier la conversation. Parlons d'agriculture

avec les agriculteurs, d'affaires avec les hommes d'affaires. On ne peut qu'y gagner dans ces sortes d'entretiens; on trouve d'abord matière à s'instruire soi-même, et on peut aussi quelquefois rendre service en donnant de bons conseils, spécialement si nous avons quelques notions de culture améliorée. Ne parlons surtout qu'avec respect de l'état si noble des agriculteurs, s'intéressant à tout ce qui les concerne. Soyons obligeants à leur égard, leur rendant tous les petits services qu'ils nous demandent, sans nous faire payer, comme écrire leurs lettres, billets, reçus, etc. Nous ne sommes pas dans une position de fortune à pouvoir faire des libéralités à notre prochain, donnons de bon cœur ce que nous pouvons facilement donner, quelques minutes de temps en temps à leur faire les quelques écrits dont quelques uns peuvent avoir besoin.

Nous ne pouvons pas compter sur la reconnaissance de tous; mais enfin, nous aurons la satisfaction d'avoir rendu service, et c'est un plaisir qui certes en vaut bien un autre.

Dans une précédente conférence nous avons parlé de la conduite de l'instituteur dans les questions politiques et surtout dans les élections. Ce qui a été dit alors, peut s'appliquer à toutes les affaires publiques de la paroisse, de fabrique, élections locales. Nous devons à plus forte raison observer une plus grande réserve dans les difficultés privées de citoyens à citoyens, de voisin à voisin.

Enfin, prudence et circonspection en tout et partout. Appliquons-nous à nos devoirs, livrons-nous à quelque étude utile. Allons nous délasser de nos fatigues dans nos beaux bosquets, sur le bord de notre beau fleuve contemplant la belle nature. Ayons peu d'amis, faisons peu de visites. Il y a toujours des inconvénients à aller souvent dans une même famille on suppose toujours qu'on agit avec partialité à l'égard des enfants de cette famille, et dans toutes nos relations, dans toutes nos rencontres avec les personnes quelles qu'elles soient: politesse et bienveillance.

III.

Notre conduite à l'égard des enfants est toute délinée dans ce mot: amour.

Mais l'amour d'un père tendre, bon, dévoué et éclairé, qui veut de ses enfants faire des hommes vertueux, utiles à la religion et au pays.

Si nous aimons sincèrement ces enfants pour eux et non pour nous; si nous désirons leur avancement et non seulement le nôtre; si nous cherchons leur propre utilité et non notre propre gloire, nous suivrons tout naturellement la ligne de conduite que nous devons à leur égard. Nous serons un maître vigilant, les reprenant de leurs défauts avec douceur et fermeté, nous appliquant à leur donner une instruction chrétienne, morale et pratique, une instruction qui puisse leur servir dans le cours de leur vie, veillant sur eux tant au moral qu'au physique, évitant tout ce qui peut faire une fâcheuse impression sur leur esprit et aussi tout ce qui peut nuire à leur santé et au développement de leurs forces.

Si nous désirons leur propre intérêt, nous nous attacherons particulièrement et avant tout à leur enseigner les choses solides, pratiques et non celles qui brillent.

Les enfants sortant généralement de nos écoles à 12, 13 et 14 ans (le nombre de ces derniers étant bien limité,) et la plupart perdant en outre beaucoup de temps, voyons ce qu'ils peuvent apprendre dans un si court espace de temps et dans un âge si peu avancé, et inculquons leur les choses les plus usuelles, les plus nécessaires, mais d'une manière toute pratique.

Il ne faut pas adopter un cours d'études trop varié, leur faire apprendre les commencements d'une science dont ils ne se serviront jamais, au détriment d'une autre plus usuelle et plus nécessaire. On pense trop à faire paraître les enfants dans un examen. C'est pour cela que dans quelques écoles, on fait apprendre quelques notions de Rhétorique à des enfants qui ne savent pas suffisamment les éléments de la grammaire, un commencement